

---

M A N U S C R I T

---

**ANGES**

de Hávar Sigurjónsson

Traduit de l'islandais par Nabil El Azan

cote : ISL04D547

Date/année d'écriture de la pièce : 2001

Date/année de traduction de la pièce : août 2003

*« Le manuscrit que vous avez, entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier.  
Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas  
habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N   A N T O I N E   V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

## ACTE I

### Scène 1

GUDNY est pâle, blanche peut-être. Morte en tout cas à ce moment de l'histoire.

Ayant préparé un plat dans plusieurs marmites, elle le sert sur un grand plateau. C'est de la vieille cuisine islandaise faite de tête de mouton, de tripes et d'autres abats. Pendant ce temps on entend fortement la radio qui diffuse un journal d'autrefois. Elle prend le plateau et fait le tour avec :

Le dîner est servi. À table s'il vous plaît. S'il vous plaît, tout le monde. Le dîner est servi ....

Personne ne vient. Elle ralentit comme une poupée articulée qui se décharge peu à peu.

### Scène 2

Derrière la porte on entend une femme pleurer et gémir et aussi des jurons et des coups.

JÓNAS/JOHANNA:

Je ne me laisserai plus faire... Tu ne m'auras plus jamais.... /Bah ! Ferme ta gueule, connasse. Le poing dans la gueule et la bite au cul, tu n'aimes que ça ... /Laisse-moi tranquille ! Fous-moi la paix... C'est la dernière fois que tu me touches, ivrogne...

JOE: Laisse maman tranquille. Fous-lui la paix. Ne lui fais pas de mal. Elle est gentille.

KAREN: Il n'est pas si méchant que ça papa. Il est souvent gentil avec moi. Mais parfois il est méchant avec les autres.

JOE: Il est méchant avec maman.

KAREN: Elle est parfois méchante avec moi.

JOE: C'est différent.

GUDNY: Mes trésors. Venez dans ma chambre. J'ai des bonbons et du chocolat pour vous. On fermera la porte et tout ira bien.

JOE:

On ne peut pas la fermer ta porte, connasse. Elle est bloquée. Toujours à te bourrer la bouche de bonbons et les oreilles de chocolat. On devrait te foutre des coups de poing dans la gueule et te mettre la bite au cul, mamie.

KAREN: C'est toi qui es méchant maintenant, Joe.

JOE: Ferme ta gueule, connasse.

KAREN: Mais mamie ne t'a rien fait.

JOE: Qu'est-ce que t'en sais ? Et d'abord, c'est pas ta mamie !

KAREN: Je sais ce qu'il a fait lui.

JOE: Moi aussi.

KAREN: Alors sois gentil avec moi.

JOE: Je suis toujours gentil avec toi.

KAREN: Sois juste gentil.

### Scène 3

#### GUDJÓN parle à un dictaphone

J'ai compris dès la première séance qu'avec Johann j'étais devant un cas d'école et qu'il me faudrait toute ma science et toute mon expérience pour ramener le passé à sa mémoire. Car comme on dit : un homme sans passé n'a pas d'avenir. Je suis persuadé aussi que si jamais il s'ouvrait à moi et me révélait ses secrets, son cas entrerait dans les annales. Ah oui ! Mon nom est Gudjon Kristjanson, psychologue. Je travaille aux Services Sociaux de la Ville. Johann est passé par beaucoup plus de choses dans sa misérable courte vie que la plupart d'entre nous lors d'une longue existence paisible. Nous avons là un jeune homme qui a été le témoin d'un implacable abus sexuel dont sa mère et sa demi sœur étaient les victimes en même temps qu'il subissait une violence physique inouïe.

Johann avait deux ans quand sa mère a amené chez eux Jonas et sa fille Karen. Celle-ci avait à peine un an quand sa mère a été jugée indigne de garder un enfant et internée. (il éteint le dictaphone).

Un cas comme ça, j'en connais plus d'un qui rêverait d'en traiter. Mais j'ai mes entrées. Et c'est sûr que je vais m'y accrocher. Aussi longtemps qu'il le faudra. D'autant qu'avec ça j'ai mon salaire hebdomadaire assuré pendant des années. En plus, c'est une histoire évolutive. Une histoire contemporaine, quoi. Un nouveau chapitre par semaine. Génial, non ?

### Scène 4

On sonne à la porte. KAREN va pour ouvrir. Elle a les coudes badigeonnés d'argile blanche. On sonne à nouveau. Elle se précipite et allume un enregistreur. Aussitôt on entend les cris de bébé et une voix ivre venant du fond. Elle se prépare et entrouvre la porte.

GUDJÓN: Excusez-me. Karen Jónasdóttir, je suppose ?

KAREN a l'air abattu, comme défaits. Presque en chuchotant.

KAREN: Oui, c'est moi.

GUDJÓN est attendri mais il a du mal à se concentrer tant le bruit est fort. Au moins deux bébés sont en train de pleurer et une voix d'homme en train de jurer sans arrêt se fait entendre quelque part derrière.

GUDJÓN: Je regrette... Je ne voulais pas vous déranger... Je ne savais pas que la situation était si.... Si délicate... Johann ne m'a jamais parlé d'enfants... ni qu'il avait des problèmes... (plus bas)... avec l'alcool.

KAREN: Pardon ! Qu'est-ce vous dites ?

GUDJÓN: Je disais que Johann ne m'a jamais parlé de problèmes d'alcool. Visiblement, je me suis fait une idée totalement fautive de la situation.

KAREN: Qui êtes-vous ?

GUDJÓN: Gudjón Kristjánsson, psychologue. Je travaille aux Services Sociaux de la Ville et je viens enquêter sur les conditions de vie domestiques de mon patient Johann Bjornsson...

KAREN: Oh, pardon.

Karen éteint l'enregistreur. GUDJÓN, étonné, ne comprend rien

KAREN: C'est ma K7 spéciale huissiers. Je la branche dès qu'on sonne à la porte... Ca marche bien, je vous assure. Il y en a même qui finissent par me donner, eux, de l'argent.

GUDJÓN: C'était une k7 ?

KAREN: Oui. C'est Joe qui en a eu l'idée. On a fait l'enregistrement dans un studio. On s'est payé un technicien pour mixer le son des bébés et tout.

GUDJÓN: C'était très crédible.

KAREN: Oui, en fait ça a bien fonctionné à partir du moment où on a installé les enceintes dans la chambre à coucher. C'est là qu'on obtenu le son juste. Vous voulez en entendre plus ? Le meilleur est à venir.

GUDJÓN: Non, merci. J'en ai assez entendu.

KAREN: Asseyez-vous.

Ils s'assoient. Long silence.

Vous êtes un vrai psychologue ?

GUDJÓN: Je crois, oui.

KAREN: Génial.

GUDJÓN: Hein.

KAREN: C'est vraiment génial.

Long silence

GUDJÓN: Je vois que vous vous intéressez aux arts plastiques.

KAREN: Ah oui, comment ça ?

GUDJÓN: L'argile ?

KAREN: Ah oui ! J'essaie de me remettre d'années d'abus sexuels. On m'a conseillé ça.

GUDJÓN: C'est très sensé.

KAREN: Non, pas du tout.

GUDJÓN: Pourquoi donc ?

KAREN: Ca n'y fait rien du tout. Je n'ai vu aucun changement.

GUDJÓN: Il faut du temps pour se remettre de choses pareilles.

KAREN: Vous croyez.

GUDJÓN: Je le sais.

KAREN: \_Foutre.

Silence

GUDJÓN: Il est à la maison ?

KAREN: Papa ?

GUDJÓN: Non, Johann.

KAREN: Non, il est chez sa mère.

GUDJÓN: C'est curieux. J'étais persuadé qu'il était là. C'est la K7, j'en suis sûr. La force de l'illusion : je le voyais presque, en bretelle, saoul, dans un caleçon sale, et les enfants qui pleurent dans leur lit à côté. J'en suis encore tout retourné.

KAREN: Vous êtes sensible ?

GUDJÓN: Non, mais l'image est tellement répugnante qu'elle s'est imprégnée dans ma tête. J'ai même l'odeur des ivrognes dans le nez. Dégueulasse !

KAREN: Oh, c'est l'odeur de mon frère. Deux semaines qu'il ne s'est pas dégrisé.

GUDJÓN: Il est là ?

KAREN: Oui, il dort dans la baignoire.

GUDJÓN: Il dort dans la baignoire en ce moment ?

KAREN: Oui, il ne se lève que pour nous demander à boire lorsqu'on va aux chiottes.

GUDJÓN: C'est très ennuyeux pour vous.

KAREN: C'était pire quand il y avait les deux.

GUDJÓN: Les deux ?

KAREN: Lui et mamie. Une accro des pilules, elle. Complètement barge. On l'a emmenée à l'hôpital il y a quelques jours pour empoisonnement.

GUDJÓN: Et lui ?

KAREN: Qui ?

GUDJÓN: Votre frère.

KAREN: On attend qu'il atteigne le fond pour se faire une cure. Car autrement, ce n'est pas la peine d'en faire une. Vous le savez, vous, pour s'arrêter de boire, on doit le vouloir au fond de soi.

GUDJÓN: C'est totalement absurde. Il faut intervenir car il pourrait en mourir et vous aussi. Un grand alcoolique n'a pas les moyens d'apprécier sa propre situation ou, si vous préférez, il n'a pas la capacité d'analyser l'évolution de son état.

KAREN: Vous ne les aimez pas, hein ?

GUDJÓN: \_Qui ?

KAREN: Les alcooliques .

GUDJÓN: Au contraire. Je les aime énormément.

KAREN: Je ne le dirai à personne.

GUDJÓN: Merci.

KAREN: C'est bien de l'avoir ici, question odeur.

GUDJÓN: Comment ça ?

KAREN: Ca rend le tout plus réaliste. La K7 et l'odeur ensemble.

GUDJÓN: C'est vrai.

KAREN: Et c'est ça qui compte.

GUDJÓN: Attendez. Excusez-moi, mais il me faut mettre une chose au clair. J'ignorais que vous aviez un autre frère. Il est du côté de votre mère ou de votre père ?

KAREN: Oui. Un demi-frère.

GUDJÓN. Du côté de votre père ?

KAREN: Du côté de ma mère.

GUDJÓN: Il n'a aucune parenté avec Johann alors ?

KAREN: Si, si. Ils sont frères aussi.

GUDJÓN: Le frère de Johann et votre frère du côté de votre mère. C'est impossible... Ca ne peut pas. Je ne comprends pas.

KAREN: (criant) N'essayez donc pas, taré !

GUDJÓN: (troublé) Ca va, ça va. C'est égal. Ca n'a aucune importance de toutes façons. Et votre mamie est une accro des pilules, vous dites.

KAREN: Sa grand-mère à lui. Pas la mienne.

GUDJÓN Je l'avais compris. La mère de sa mère.

KAREN: Non, la mère de son père.

GUDJÓN: La mère de son père ... Non, non, elle est la mère de sa mère, c'est sûr.

KAREN: (criant) Vous croyez que je ne connais pas sa mamie !!!

GUDJÓN: Oui, bien sûr. Tout va bien. On se calme.

KAREN: Vous croyez tout savoir, hein ?

GUDJÓN: Oh, non, non, non. Pas du tout.

KAREN: Vous me trouvez épaisse.

GUDJÓN: Non, vous m'avez frappé par votre côté sensé.

KAREN: Je vous ai frappé moi ?

GUDJÓN: Oui, vous... me semblez très... Vous êtes une fille sensée. Vraiment. Tout à fait...

KAREN: Joe a été diagnostiqué comme étant intellectuellement fragile et moi comme étant dotée d'une bonne intuition féminine, ce qui se substitue dans la plupart des cas à une intelligence nulle. Vous y croyez à ces tests, vous ?

GUDJÓN: Je n'en ai jamais entendu parler. C'est nouveau pour moi.

KAREN: (avec une violence étouffée) Est-ce que vous y croyez, vous ?

GUDJÓN: Oui, je veux bien y croire.

KAREN: Parfait.

Silence

GUDJÓN: Est-ce qu'il devait rester longtemps chez sa mère, Johann ?

KAREN: Non, il est juste allé pour la satisfaire. Il ne devrait plus tarder.

GUDJÓN: La satisfaire ? Comment ?

KAREN: Vous le savez sûrement. Psychologue et tout.

GUDJÓN: Mais elle est sa mère !!!

KAREN: Et une mère, il lui faut son orgasme comme tout le monde.

GUDJÓN: Attendez. De quoi est-ce qu'on parle là ? D'un vrai cas d'inceste ou bien d'une métaphore ?

KAREN: Vous n'avez jamais satisfait sexuellement votre mère, vous ?

GUDJÓN: Je vous remercie de laisser ma mère en dehors de cette conversation.

KAREN: “À chaque famille sa loi”.

GUDJÓN: Comme vous dites.

KAREN: C’est papa qui avait l’habitude de le dire quand il venait dans mon lit, la nuit. “À chaque famille sa loi”. Puis il m’arrachait la culotte, enfonce sa bite en moi à sec et se mettait à me baiser jusqu’à temps qu’on saigne tous les deux.

GUDJÓN: Je vous demande pardon ?

KAREN: Puis il m’arrachait la culotte, enfonce sa bite en moi à sec et se mettait à me baiser jusqu’à temps qu’on saigne tous les deux.

GUDJÓN: Ca me donne envie de vomir.

KAREN: Prends le vase rouge si tu veux gerber. La mamie de Joe s’en est servie le jour de son empoisonnement. Tu as intérêt à gerber du côté gauche, parce que mamie, elle, chie du côté droit.

GUDJÓN vomit dans la poche de sa veste. Entre Joe.

JOE: Gudjón ici, non ! Je veux dire si ! Gudjón ici. Vous ici ? Bien sûr vous êtes ici. Ca fait plaisir de vous voir. Vous venez me voir ? Quoi, ça ne va pas ?

GUDJÓN épuisé, s’appuie sur le mur.

KAREN: Il s’est senti mal tout à coup et il a gerbé dans la poche de son manteau.

JOE: Tu as dû le taquiner ?

KAREN: Pas vraiment. Il n’a pas arrêté de me poser toutes sortes de questions. Il fallait bien que je dise quelque chose.

JOE: Elle vous a raconté l’empoisonnement de mamie ?

GUDJÓN: Eh... oui...

JOE: Karen adore cette histoire. Elle a dû vous raconter aussi celle où mamie a chié dans la capuche de mon manteau et moi qui l’avais bien resserrée, je ne comprenais pas d’où venait l’odeur de merde qui me collait au nez. J’en avais plein les oreilles aussi.

GUDJÓN vomit à nouveau.

JOE: Karen essaie de mettre un zeste de saveur dans la monotonie de son existence. Il ne s’y passe jamais rien.

GUDJÓN: Est-ce que je peux utiliser votre salle de bains ?

JOE: Faites comme chez vous. C’est juste là.

GUDJÓN sort.

JOE et KAREN s’échangent des regards. Puis on entend un cri et un appel au secours étouffé. GUDJÓN sort d’un bond, claque la porte, s’appuie dessus et désignant derrière lui :

GUDJÓN: Votre frère...!

KAREN: Ah oui ! Je l'avais oublié celui-là.

JOE: Votre frère ! Ce n'est pas son frère.

GUDJÓN: Non, votre frère.

JOE: Je n'ai pas de frère. Vous le savez.

GUDJÓN: C'était qui alors ?

JOE: Son... père.

GUDJÓN: (sec) Ah bon. Ca change tout, alors ! Car dans ces conditions, comment faites-vous pour vous partager la salle de bains ?

JOE: On ne se la partage pas. On va aux chiottes de l'entrée.

GUDJÓN: Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

JOE: On rigole...

GUDJÓN: Cette famille est d'un désordre !

KAREN: Une ruine, si vous voulez mon avis.

JOE: Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

GUDJÓN: Je viens vous voir. (Il retire son manteau avec dégoût). Je peux vous demander un sac ?

KAREN: Bien sûr. (elle sort)

JOE: Et vous venez me voir pourquoi ?

GUDJÓN: Je viens me faire une idée personnelle de votre environnement familial. Je dois dire que je ne m'attendais à rien de tel. A vous dire la vérité, ça ne m'étonne pas que vous soyez dans cet état. Vu le contexte, c'est plutôt le contraire qui serait anormal.

KAREN entre avec un petit sac en plastique

GUDJÓN: Qu'est-ce que je vais pouvoir en faire ?

KAREN: Mettre votre vomis dedans.

GUDJÓN: Je le voulais pour mon manteau.

KAREN: Je vois. Mais je n'ai pas de sac aussi grand. Vous auriez dû en demander un le jour où vous vous êtes acheté le manteau.

GUDJÓN: J'en ai demandé un ce jour-là. Sauf qu'un sac, ce n'est pas quelque chose qu'on trimalle sur soi. Et puis je l'ai jeté il y a longtemps.